

EXPOS / CHRISTELLE FAMILIARI – SCULPTURES EN FORME

DEPUIS LE MILIEU DES ANNÉES 90, L'ARTISTE D'ORIGINE LIGÉRIENNE CHRISTELLE FAMILIARI CONDUIT UNE ŒUVRE SUBTILE ET EXIGEANTE, DANS LAQUELLE IL EST PLUS QUESTION DE DISCRÉTION QUE D'EFFETS SPECTACULAIRES. SOUS LA VOÛTE DE LA CHAPELLE DU GÉNÊTEIL, ELLE DÉPLOIE EN UN GRIS CAMAIEU, SUR TROIS LAMES D'ACIER, LES FRUITS D'UN AN DE DÉRIVES EXPÉRIMENTALES, MISES À L'ÉPREUVE D'UNE INFINITÉ DE COMBINAISONS POSSIBLES ENTRE LES MATÉRIAUX ET LES GESTES.

Christelle Familiari a profité d'une résidence d'un an dans un atelier à Château-Gontier pour faire de multiples expérimentations avec des matériaux trouvés sur place ou glanés ici et là dans des vide-greniers, des magasins de bricolage ou de décoration. Elle a donc d'abord récolté objets, matériaux, couleurs, formes et textures sans idée précise de ce qu'elle allait en faire. Puis, peu à peu, des expériences ont été tentées, des notions se sont précisées, des projets sont nés et des « choses » ont pris forme. Certaines d'entre elles ont ensuite été mises en relation avec des pièces inachevées ou avec des résidus de travaux existants. Des pièces plus anciennes ont été « réajustées ». Quelques œuvres, moins modestes, flirtant délibérément avec le design, ont été fabriquées ailleurs. Elle a finalement réalisé une exposition exceptionnelle dans la Chapelle du Génêteil.

Trois longs couloirs composés de plaques de métal alignées sur le sol traversent l'espace. Entre chaque, une allée est aménagée pour les déambulations du spectateur. Toutes les œuvres sont présentées sur les plaques à l'exception de sept lustres qui pendent du plafond, accrochés à différentes hauteurs et à différents niveaux de profondeur du bâtiment de façon à créer un effet de demi-lune lorsqu'on se trouve à l'entrée. D'emblée, le dispositif surprend. Le lieu forme un rectangle de 10x30 mètres et on s'attend plutôt à y voir un nombre restreint d'œuvres d'assez grandes dimensions. Rien de tel ici : plus d'une trentaine de pièces sont installées au sol. La circulation n'est pas complètement libre puisqu'on ne peut pas marcher sur les plaques de métal. On est donc invité à une sorte de visite organisée par l'artiste. La plupart des œuvres étant de petites dimensions, le spectateur est amené à se pencher, posture qui n'est finalement pas courante dans les expositions, et qui provoque un effet d'attention accrue : il s'agit de voir de plus près de quoi sont faites ces petites « choses », comment elles tiennent, de quelles étranges opérations elles résultent.

Depuis ses débuts, Christelle Familiari construit son œuvre à la mesure de son corps, de son énergie, de son endurance, de sa patience, de ses gestes privilégiés, de son champ d'expérience. Le toucher, le senti ont toujours été prédominants. Ici, bien que la plupart des pièces soient abstraites, bien que mains et doigts ne soient jamais explicitement montrés, on les perçoit à travers des empreintes, des torsions de matériaux, de savants maillages. Certaines sculptures semblent avoir été caressées, d'autres énergiquement serrées ou longuement pétries. Pour les œuvres qu'elle réalise elle-même, Christelle Familiari n'utilise pas d'outils (exceptés des ciseaux pour les collages). Les formes naissent donc des gestes, sans intermédiaire : caresses, pressions, torsions, palpations, ainsi que – plus minutieux – tissages, enfilages, tressages, entortillements.

La linéarité des plaques au sol produit une absence de hiérarchie (qui ne signifie pas une absence de composition), une littérale mise à plat qui fait de chaque œuvre une note sur une partition. Les pièces qui résultent d'assemblages très rapides sont mises en relation avec d'autres, plus laborieuses, qui sont basées sur la répétition des mêmes gestes. Non loin de l'entrée, sur l'allée centrale, on trouve cinq sculptures de dimensions à peu près similaires. L'une apparaît comme une petite montagne grisâtre ; il s'agit d'un tissu que l'artiste a trempé dans du ciment, puis laissé sécher. Bien que froissé et plissé, il semble vaillamment « tenir debout ». Une autre est conçue à partir d'un projet qui n'a pas vu le jour : il s'agit d'un bloc d'argile qui a été pressé avec les mains ; très visibles, les empreintes déjouent la rigidité de la forme. Posé à la verticale, le bloc est surmonté d'un petit volume arrondi en bande plâtrée dans lequel l'artiste a légèrement enfoncé une multitude d'épingles. À proximité, une autre pièce, verticale, est conçue sur le même principe, mais c'est un parpaing (un peu plus haut que le bloc d'argile) qui sert de base à un volume arrondi percé d'épingles. Un peu plus loin, on découvre une sorte de disque posé sur sa tranche. Il s'agit d'un fond de seau de terre séchée retrouvé dans un atelier. L'artiste l'a extrait tel quel du récipient, puis enroulé de bande plâtrée. Plus loin encore, une magnifique petite pièce semble défier les lois de la pesanteur : un morceau de tissu trempé dans du ciment a été



« DEPUIS SES DÉBUTS, CHRISTELLE FAMILIARI CONSTRUIT SON ŒUVRE À LA MESURE DE SON CORPS, DE SON ÉNERGIE, DE SON ENDURANCE, DE SA PATIENCE, DE SES GESTES PRIVILÉGIÉS, DE SON CHAMP D'EXPÉRIENCE [...] ICI, BIEN QUE LA PLUPART DES PIÈCES SOIENT ABSTRAITES, BIEN QUE MAINS ET DOIGTS NE SOIENT JAMAIS EXPLICITEMENT MONTRÉS, ON LES PERÇOIT À TRAVERS DES EMPREINTES, DES TORSIONS DE MATÉRIAUX, DE SAVANTS MAILLAGES. CERTAINES SCULPTURES SEMBLENT AVOIR ÉTÉ CARESSÉES, D'AUTRES ÉNERGIQUEMENT SERRÉES OU LONGUEMENT PÉTRIES. POUR LES ŒUVRES QU'ELLE RÉALISE ELLE-MÊME, CHRISTELLE FAMILIARI N'UTILISE PAS D'OUTILS (EXCEPTÉS DES CISEAUX POUR LES COLLAGES). LES FORMES NAISSENT DONC DES GESTES, SANS INTERMÉDIAIRE : CARESSES, PRESSIONS, TORSIONS, PALPATIONS[...] »

posé sur un volume rectangulaire. Une fois le ciment sec, l'artiste a enlevé le volume, laissé le tissu en place, et posé sur son sommet (dès lors aplati) une pierre en marbre.

Ces sculptures ont ceci de particulier qu'elles « se tiennent » sans jamais s'ériger. Posées au sol, sans socles, elles s'imposent d'elles-mêmes, malgré leurs pauvres matériaux, malgré leur petitesse et leur confection parfois dérisoire ; on pourrait même dire de certaines qu'elles imposent le respect, tels de mystérieux petits monuments à la mémoire de rien.

On peut trouver dans l'œuvre de Christelle Familiari une synthèse des différentes périodes et approches qu'a connues l'Arte Povera. Symboliques et engagement politique mis à part, on remarque la même utilisation de matériaux pauvres, le refus du standard, une approche intuitive, une absence de style, un caractère imprévisible, la valorisation de gestes, l'importance du tactile et la présence sous-jacente du corps. Mais également une liberté qui défie les catégorisations hâtives. Car contrairement à ce que leur dénomination suggère, les artistes « poveristes » ne se sont pas limités à des matériaux pauvres – que l'on pense à la fourrure acrylique chez Pino Pascali, aux néons de Mario Merz ou encore au marbre, à la soie et au verre de Murano utilisés par Luciano Fabro pour la réalisation de ses fameux *Pieds*. Certaines pièces présentées à la Chapelle du Génêteil flirtent ainsi avec le design. Les *Lustres Méduse* qui illuminent l'espace ont par exemple été réalisés dans un atelier de verrerie (le CIAV de Meisenthal). Mais malgré le change-

ment de registre quant au choix du matériau, les procédures chères à l'artiste sont toujours prégnantes. Elle a d'abord conçu le moule de la tête d'un ami en bande plâtrée, à partir duquel ont été fabriqués les globes en verre. Parallèlement, des formes serpentine en verre soufflé et torsadé ont été réalisées. Les globes ont ensuite servi de base pour une pose minutieuse et délicate des serpents, patiemment entremêlés les uns avec les autres. Ici encore, donc, l'habileté manuelle est convoquée et chaque lustre est différent des autres. Elle expose également une table faite d'un assemblage (extrêmement laborieux) de trombones, formant une nappe qu'elle fixe ensuite entre deux plaques de verre reposant sur des trombones géants en acier inox (qui font office de tréteaux). Enfin, un magnifique tissu en porcelaine repose sur deux plaques d'aluminium courbées et rivetées qui prennent la forme du symbole de l'infini. Le tissu est conçu à partir de petits modules en porcelaine (sortes de perles allongées) percés de façon à pouvoir être enfilés et reliés les uns aux autres par du fil de fer gainé. Dans de telles œuvres, les catégories artistiques et artisanales sont franchement malmenées et la frontière entre l'art et le design s'efface – où l'on rencontre de nouveau l'Arte Povera : une défiance similaire à l'égard de l'identification et de l'univocité ainsi qu'une relation assumée au nomadisme plastique.

Mais ce nomadisme plastique n'est pas fortuit. Car l'artiste s'intéresse depuis toujours à la transformation, que ce soit celle que peuvent vivre les matériaux utilisés ou celle qu'elle s'at-

tache à mettre en scène dans son œuvre. Elle a par exemple réalisé plusieurs séries de lithographies qui retracent image par image des performances ou des vidéos ; d'autres représentent certaines de ses pièces en train de se métamorphoser. Ici, une toute petite sculpture intitulée *Je goutte* (qui n'est pas présentée dans l'exposition) est à l'origine d'une série de onze lithographies posées au sol. Il s'agit d'une forme ovoïde crochétée avec du fil d'étain auprès de laquelle des gouttes d'étain fondu sont délicatement posées. Dans les lithographies, on voit peu à peu l'objet se désagréger puis s'amalgamer à une multitude de gouttes ; la composition est de plus en plus chargée et foncée jusqu'à ce que des formes blanches surgissent du magma et finissent par envahir tout l'espace de la feuille. Ailleurs, des collages encadrés réalisés à partir d'images de magazines de mode sont posés à plat auprès de sculptures, comme s'ils servaient de cartels visuels – rapprochements formels d'une simplicité désarmante mais d'une efficacité troublante. L'un, représentant une bottine en cuir noir en train d'écraser un bloc d'étoffe également noir est ainsi placé près de *Divers*, une sculpture en résine blanche elle-même réalisée à partir de la modélisation en trois dimensions d'un collage issu d'images de magazine de mode – malgré son caractère globalement abstrait, on reconnaît à la base les froufrous d'une robe, des plissements de tissus et des jambes miniatures à son sommet.

Enfin, il faut souligner la façon dont l'artiste inscrit son exposition dans le lieu qui l'accueille. Toutes les pièces, dispositif de monstration compris, sont dans la gamme des gris (argenté, mat ou brillant), ce qui crée un contraste judicieux avec le sol de la Chapelle, constitué de tomettes orangées. Le plafond quant à lui est très haut (9 mètres). Elle répond à cette verticalité par un étalage au sol, tout en s'en servant pour l'accrochage des lustres qui semblent réellement « tombés de haut ».

PAR ELISABETH WETTERWALD

ILLUSTRATION :
VUE DE L'EXPOSITION « SCULPTURES EN FORME », CENTRE D'ART CONTEMPORAIN LA CHAPELLE DU GÉNÊTEIL, CHÂTEAU-GONTIER, 2010
CRÉDIT PHOTO : MARC DOMAGE

AGENDA :
3 EXPOSITIONS SIMULTANÉES DE CHRISTELLE FAMILIARI À PARIS :
GALERIE BENOÎT LECARPENTIER, DU 14 SEPTEMBRE AU 30 OCTOBRE
ATELIER FABRICE HYBER, DU 14 SEPTEMBRE AU 30 OCTOBRE
L'ESPACE D'EN BAS, DU 20 SEPTEMBRE AU 29 OCTOBRE